

—Agnès Ruiz—

*Les âmes
vertueuses*

2 Nouvelles

*De la brume
dans le métro*

Collection
Metro Stories



Agnès Ruiz

Les âmes vertueuses

&

De la brume dans le métro

2 Nouvelles

Collection Metro Stories

Édition originale 2012

Copyright © Agnès Ruiz pour la couverture et le texte

ISBN : 979-10-91305-06-8

Du même auteur

Ma vie assassinée - Édition du Cherche-Midi – 2011 version papier et epub
Première édition 2001 JCL

La main étrangère - réédition version epub 2012
Première édition 2002 JCL

Et si c'était ma vie ? (suite de Ma vie assassinée) – réédition version epub 2012
Première édition 2006 JCL sous le titre "Le rêve de Mady"

Les larmes du Cameron - première édition epub 2012

Collection "Metro Stories" - recueil de nouvelles

- **Mélodie en mémoire** - Première édition epub 2012 - Nouvelle
- **Trois pâtisseries** - Première édition epub 2012 - Nouvelle
- **Assassinat d'un prêtre** - Première édition epub 2012 - Nouvelle
- **Les âmes vertueuses & De la brume dans le métro** - Première édition epub 2012 - nouvelles
- **Mr le Président & Eugénie au pays des merveilles** - Première édition epub 2012 - nouvelles
- **Jour de pluie, jour de rêverie & L'anniversaire de Guillermo** - Première édition epub 2012 - nouvelles
- **Le conducteur poète et autres nouvelles** - Première édition epub 2012 - nouvelles

Série Fantasy Élias Sparte :

Tome 1 – **L'oracle des trois soleils**
Première édition 2009 Boomerang jeunesse

Tome 2 – **Les œufs sacrés**
Première édition 2009 Boomerang jeunesse

Tome 3 – **Le sanglier de Calydon**
Première édition 2009 Boomerang jeunesse

Série jeunesse "Pom-pom girls" :

Tome 1 - **Une équipe du tonnerre**
Édition Parfum d'encre 2012

À tous les voyageurs...

Les âmes vertueuses

Station Champs Élysées

Nous sommes dans une région peut-être inconnue de vous, peut-être pas... Nous allons la visiter ensemble. Ne vous inquiétez pas, je vous tiens la main...

Cet endroit étrange et insaisissable est divisé en quatre parties distinctes. Tout d'abord, il y a Érèbe, la région la plus proche de la Terre, difficile de dire si c'est l'endroit le plus terrible, car au-delà, se trouve une seconde région, tout aussi effroyable, c'est l'Enfer des méchants. L'avant-dernière zone est le Tartare. Quand notre histoire commence, elle se situe à l'extrémité occidentale de la Terre, une contrée appelée Champs-Élysées.

La jolie Rhéa habite ce lieu depuis des années. De bien longues années d'ailleurs. L'endroit est délicieux, il est vrai. C'est le séjour heureux des âmes vertueuses. Le printemps est éternel. Point de neige sur les collines verdoyantes. Point de vent trop fort sur la mer toujours paisible. La terre rayonne et s'enorgueillit d'une végétation époustouflante aux mille teintes de vert allant du plus tendre au plus foncé.

Et ces fruits! Rhéa a juste à tendre un bras gracile pour cueillir une orange, du plus bel éclat. D'un doigt habile, elle enlève la pelure et croque dans l'agrume savoureux. Le jus forme un petit ruisseau qui glisse sur la peau fraîche et perpétuellement jeune de Rhéa. Du menton, le liquide coule sur la gorge dorée par le doux soleil. Puis, il s'insinue avec aisance sous la tunique blanche diaphane où laissent apparaître des courbes voluptueuses et des seins bien ronds, bien fermes.

Tandis que Rhéa termine l'orange, la rivière fruitée poursuit son sillon exploratoire. Elle est maintenant sur le ventre gracieusement bombé de la jeune femme. Un enfant en est sorti depuis longtemps maintenant. Il est sorti avec amour et sans aucune douleur.

Rien n'est douleur, ici.

Rhéa pose une main sur son ventre comme pour arrêter l'indiscret flot juteux. Elle y parvient, mais sans préméditation. Ses pensées sont ailleurs.

Car Rhéa est lasse! Lasse de cette vie de bonheur!!! On ne connaît que ce que l'on a expérimenté... Oui! Elle ne connaît rien d'autre et on a beau lui répéter qu'elle ne peut rêver mieux, c'est inutile. Quand elle est seule, là-haut, sur la colline, assise aux pieds du citronnier — son préféré — elle se prend à penser, à rêver qu'ailleurs... qu'ailleurs quoi?

Qu'ailleurs, il y a autre chose que du vert, autre chose qu'un soleil doux et agréable, autre chose qu'une douce bise qui caresse le corps. Rhéa s'allonge avec nonchalance sur l'herbe. Le tapis est doux, souple. Il sent bon le gazon fraîchement coupé. Point de cailloux qui viennent meurtrir son dos.

Douceur du sol herbeux!

Par-dessus la tête, Rhéa étire ses longs bras rehaussés de bracelets d'or fin. Elle soupire de nouveau en contemplant le feuillage de l'arbre qui lui procure une ombre bienfaitrice. Si elle tourne la tête, elle aperçoit des massifs de rosiers aux couleurs plus extraordinaires les uns que les autres. À la place, elle ferme les yeux et écoute les oiseaux, toujours heureux, toujours pépianant. Combien de fois ne les a-t-elle pas enviés, de pouvoir s'envoler et aller où bon leur semblait?

Rhéa se lève brusquement. Son corps souple et plein de jeunesse ne se plaint pas de ce dynamisme soudain. Elle court droit devant elle et s'éloigne du groupe des héros qui se complaisent à se narrer encore et toujours leurs extraordinaires exploits. De ça aussi, elle est lasse. Sa décision est prise. Elle va partir! Elle y a déjà songé souvent, si souvent... Mais elle n'a jamais osé le faire.

Maintenant, à grands pas aériens, elle se dirige vers la porte aux mille mystères, la porte qui donne accès au vestibule des Enfers. Ses pieds nus touchent à peine le sol, comme si les oiseaux lui révélaient soudain leur secret de légèreté. Elle n'a aucune idée de ce qu'elle va faire, ni comment elle va le faire! Elle sait qu'elle doit quitter ce lieu des âmes vertueuses! Elle veut vivre...

Arrivée devant une porte à la hauteur vertigineuse, Rhéa hésite, se questionne. Un léger malaise la prend. La porte n'est guère invitante, il est vrai. Des gargouilles immondes forment un grand cercle et grimacent perpétuellement. Rhéa les déteste aussitôt. Autour, un large disque en or lourdement ouvragé éclate de splendeur. Le jaune étincelant et pur semble narguer la laideur des gargouilles. Que font ces deux extrêmes côtes à côte? Rhéa ne cherche pas à comprendre et revient aux gargouilles abjectes. Car, aussi immondes soient-elles, l'une d'elles attire son attention irrémédiablement.

Pour tout dire, cette gargouille-ci est aussi repoussante que ses consœurs. Pourtant, il y a autre chose. Elle n'a qu'un œil, un œil bleu, vif, énigmatique. Est-ce cela qui retient ainsi Rhéa? Elle ne peut le dire. Le corps difforme de l'animal est d'un brun sombre, une couleur que Rhéa n'a encore jamais vue. Ce n'est pas vert. Ce n'est pas gracieux. Non! Et pourtant, Rhéa écoute la gargouille lui parler d'une voix suave et douce, d'une voix chantante, presque.

Toutefois, Rhéa évite de regarder sa gueule où trois rangs de dents jaunies claquent à l'occasion. Ses yeux fuient tout autant d'ailleurs cette langue étrange qui sort régulièrement, cette longue et large langue qui se termine en double pointe et parvient parfois à quelques centimètres à peine de la délicate Rhéa. Et pourtant, Rhéa écoute encore la gargouille lui parler. Lui parler de ce vestibule des Enfers, de ce couloir où la vie est vraie, où elle pourra vivre mille et une aventures plus extraordinaires les unes que les autres.

Dans un souffle, Rhéa demande :

— Et comment aller de l'autre côté?

Elle reconnaît à peine sa propre voix tant elle est exaltée.

Ce à quoi la gargouille répond, en faisant rouler plusieurs fois son œil unique et visqueux :

— Prononce mon nom, inscrit sur mon médaillon et chante ces lettres A.M.D.G. et tu seras là où tu dois!

Rh  a recule en grimaçant. La gargouille se met alors à rire et Rh  a se bouche les oreilles. Le rire est atroce, aussi hideux que là animal lui-même. La jeune femme repart en courant puis s  arr  te finalement. Elle tombe à genoux et lève un visage baigné de larmes.

Comment peut-elle pleurer dans cette région du bonheur?

Elle sèche son flot de détresse et de peur d   un geste rageur et retourne voir la gargouille, toujours en poste. Au début, là autre fait semblant de ne pas la voir. Son œil reste volontairement posé sur ses amis. Rh  a se penche légèrement pour essayer de lire le nom de la gargouille. Le médaillon pend lamentablement sur une poitrine squelettique.

   Giormos!

Après plusieurs minutes, la gargouille se retourne enfin. Un mince sourire étire ses lèvres boursoufl  es. Rh  a ferme les yeux et répète, le souffle court :

   Giormos, A.M.D.G.

   Ta mélodie est belle, extrêmement belle ! s   exclame la gargouille sans lâ  cher Rh  a du regard.

L   instant d   après, Giormos ouvre grande sa gueule et se précipite sur là infortunée qui n   a même pas le temps d   esquiver un geste pour s   enfuir. L   action est trop vive. Une douleur aiguë traverse les entrailles de Rh  a.

Quand elle ouvre les yeux, plus tard, elle se retrouve dans un lieu où le soleil est absent. Il fait froid, il fait sombre. Seules, au loin, quelques torches lui permettent de distinguer quelques éléments du décor. Ici, tout est dérivé du noir à présent. Le vert n   est plus, même dans ses teintes les plus obscures.

Rh  a se retourne pour parler à la gargouille, mais la porte n   est plus là ! Là ancienne habitante des Champs-  lys  es a mal à un bras. Quand elle y touche, elle sent un liquide épais s   chapper de son épaule. Son fin tissu est collé dessus. Elle h  s  te à tirer trop fort. La douleur est déjà assez vive.

La douleur ! Voici une nouvelle expérience pour Rh  a. Elle n   aime pas ça. Pas du tout.

Incertaine, elle avance dans cet endroit où le sol est irrégulier. Elle voudrait savoir sur quoi elle marche, mais h  s  te en même temps. Ses pieds s   enfoncent. Elle sent un liquide étrange et nauséabond qui arrive sur ses chevilles    présent, griffe ou enserre ses jambes tour à tour. Rh  a perçoit une terreur qui ne demande qu      s  exprimer quand elle doit finalement nager dans ce fleuve cauchemardesque. Elle sent des mains qui la tirent vers le fond. Elle se défend, se débat. Sa tête plonge dans le liquide épais.

Avec énergie, elle est déterminée à s  extraire des eaux infernales. Ses longs cheveux auparavant si soyeux lui collent au visage à présent, là empêchant de bien voir. Rh  a ferme les yeux et puise dans ses ressources pour poursuivre son chemin. Elle s   imagine dans une rivière pure et chaude. Il n   en est rien, mais son esprit est fort, très fort. Elle s   extirpe enfin du fleuve et ne prend pas un instant pour se reposer. Elle ne regarde même pas en arrière et choisit de marcher droit devant elle sur le sentier. Le

sol est ferme cette fois.

Rhéa est dans un état lamentable. Tout ici est odeur. Odeur d'immondices. Rhéa est glacée de nouveau. Sa fine robe lui colle à la peau et ne lui sert d'aucun rempart face au froid ou aux regards qu'elle sent partout, mauvais, mesquins, envieux. Des ombres passent devant elle. Elle décide de continuer dans la même direction.

Soudain un cri. C'est Rhéa !

Elle vient de lever sa main comme pour interroger une ombre, mais ne se reconnaît plus ! Son bras est tout ridé, craquelé, ses ongles cassés et noirs. Elle porte avec crainte les mains à sa tête. Avec angoisse, elle repousse les cheveux poisseux et examine de façon tactile le contour de son visage à l'ovale si parfait. La peau n'est plus lisse comme elle en a l'habitude. La vieillesse vient de la rattraper. L'éternelle jeunesse du lieu des âmes vertueuses la délaisse. Une douleur à la jambe la fait se baisser un instant. Elle se relève finalement avec difficulté. Son souffle est court, maladroit.

Rhéa se retourne, à la recherche de l'immense porte. Les yeux plissés, elle ne voit rien. Il n'y a plus rien. Le remords l'accable brutalement. Elle sait qu'elle ne peut plus faire demi-tour. Quelque part, un puis deux ou trois spectres rient. Rient-ils d'elle ? Un autre spectre arrive juste à la hauteur de Rhéa et lui murmure :

— Retourne au fleuve et laisse-toi entraîner vers le fond... Tu seras délivrée. Ce n'est pas une place pour toi. Et tu ne pourras jamais plus retourner d'où tu viens...

Rhéa écoute le conseil et la honte la submerge à présent. Comment a-t-elle pu envier une autre vie que ce qu'elle avait ? La fatigue l'accable. Elle a envie de s'allonger et de dormir. Elle s'y refuse cependant, presque sûre que ce sommeil deviendrait permanent. Tout est désolation en ce lieu. Elle a encore assez de bonheur en elle pour continuer et trouver mieux. Oui, trouver mieux. Il y a forcément mieux ailleurs...

Rhéa est arrivée au milieu du vestibule des Enfers à présent. Ses pas s'arrêtent devant un arbre gigantesque. C'est un orme lisse des plus étranges et des plus redoutables. Il semble atteint de graphiose, cette maladie provoquée par l'invasion de champignons parasites.

Chaque feuille montre des rêves d'autres lieux, d'autres temps. Rhéa s'attarde sur deux feuilles en particulier. Ses pas avancent sans qu'elle ne s'en rende même compte. Sur la première, elle se voit, se promenant aux Champs-Élysées. Elle est encore jeune alors et sans douleur. Elle se voit courir, chanter, danser. Elle écoute avec bonheur les conteurs ou les héros.

Une larme glisse sur la joue de Rhéa. Soucieuse d'éloigner ce tourment, elle arrête son pas en se voyant cette fois se battre dans le fleuve infernal à son entrée au vestibule de la mort. Comme hypnotisée, elle s'admire presque en combattante de ces lieux malsains, mais son visage change quand elle se voit sortir de l'eau. Pour un peu, elle serait comme ces spectres qui sont autour d'elle et la tourmentent de leurs mauvais conseils. Rhéa va revenir à la première feuille quand elle entend un grondement. Elle recule et se retrouve face à un visage dans l'arbre.

— Je suis Oneiros, dieu des songes et de la nuit, fils d’Hypnos, dieu du sommeil. Mon oncle est Thanatos, le trépas.

Rhéa ne sait comment se comporter. Elle se sent minuscule. Une feuille de l’arbre semble être capable de l’écraser tout entière.

— Tu as suivi le sentier et suivi les ombres pour arriver jusqu’à moi. Tu n’as pas faibli devant la noirceur et la douleur. Ce fruit ailé va t’accompagner devant le juge suprême. Ne t’égare pas, car tu ne pourrais plus jamais sortir de ce lieu.

Aussi soudainement qu’il est apparu, Oneiros s’évapore. Rhéa regarde partout puis prend conscience que le fruit ailé s’éloigne irrémédiablement. Elle songe appeler pour qu’on l’attende, mais finalement part en courant, en grimaçant. Elle n’est ni rapide, ni aérienne à présent. Chaque pas lui coûte, mais elle avance, s’arrachant presque les yeux pour ne pas perdre son guide qui ne semble guère se soucier d’elle.

Le juge suprême ! La voici devant une forme en poire qui a trois yeux, du poil sur le sommet de la tête et qui est minuscule. Rhéa hésite. Une irrésistible envie de rire la tenaille. Rire dans un lieu aussi sinistre ! Insensé. Mais comment se tenir ? Se courber pour voir le juge suprême est-ce un manque de respect ?

Rhéa tente sa chance. Le juge-poire esquisse un sourire affreux. Rhéa essaye de se redresser, mais quelque chose l’en empêche. Elle se rend compte qu’un des yeux du juge suprême est posé dans sa direction et semble très concentré. Elle ne fait plus de tentative et attend. La posture est douloureuse. Le juge-poire ne dit toujours rien. Rhéa n’en peut plus et plie les genoux. Le sol est boueux. Il sent la pourriture. Rhéa a dû mettre ses mains au sol en même temps que ses genoux. Elle relève la tête et lit une satisfaction dans les yeux vindicatifs.

— Vous êtes partie des Champs-Élysées. Pauvre inconsciente. Vous ne cheminerez dorénavant que dans la fange. Là est votre place.

— Pitié, Juge suprême !

— Tu n’as pas la parole ! Je décide. Le Tartare pourrait t’accueillir, mais ce serait bien trop doux pour toi ! Les Titans et les Dieux anciens chassés de l’Olympe seraient à ton service, désireux de te redonner ta beauté et ta jeunesse perdue. Tu es la honte des âmes vertueuses.

— Je ferais tout ce que vous voudrez.

Le juge suprême ne semble guère ému par la requête de Rhéa. Il poursuit :

— Le vestibule des Enfers donne accès à plusieurs lieux. Le lieu le plus agréable est le lieu d’où tu viens. Tu dois expier tes désirs insensés. Ton châtement sera exemplaire afin d’empêcher toute autre âme vertueuse à se risquer en ces lieux. Tu nous procures du travail supplémentaire ! Nous n’avons que faire de vos besoins de bonheur. Point de bonheur ici.

Rhéa ne demande plus rien à présent. Elle pleure. Les remords la rongent. Elle entame des

lamentations non en direction du juge suprême, mais face à elle-même, face à sasottise. Ses cris aigus agacent le juge-poire, de toute évidence.

— Cesse tes plaintes. Elles sont inutiles. Tu iras dans l’Enfer des méchants. Là est ta place. Au lieu de vertes vallées, tu auras pour décor aridité et roches à vif. Les eaux seront recouvertes d’une glace qui t’empêchera de te rafraîchir. Les odeurs du vestibule des Enfers ne sont rien à côté de ce que tu vas connaître bientôt. Tu vas subir ce que ton âme souillée mérite à présent. Inutile de rêver t’enfuir de l’Enfer des méchants. Personne ne pourra te porter secours là-bas. Tu es seule.

Le juge-poire se retourne brusquement et tombe nez à nez avec un centaure majestueux. Rhéa reste muette à observer la scène. Avec un mélange d’effroi et d’envie, elle réalise que le centaure vient d’écraser le juge suprême avec son sabot. Le centaure retire son pied dans un bruit de succion et avance vers Rhéa. La femme devenue vieille recule d’un pas pour finalement attendre.

— Je suis le sage Chiron. Tu as eu tort de venir en ces lieux.

— Que faites-vous là ?

— Je suis venu t’aider, cela paraît, il me semble.

— Vous venez de commettre un acte grave, sage Chiron... Mais qu’allez-vous devenir ?

— Et toi ? Que vas-tu faire à présent ?

Rhéa baisse la tête et hausse les épaules. Chiron reprend, en donnant un coup de sabot sur le sol :

— Suis-moi. Je vois en toi encore une parcelle des âmes vertueuses. Tu ne dois pas rester ici plus longtemps.

— Vous me ramenez... chez moi ?

Le centaure ne répond pas, mais permet à Rhéa de s’accrocher à sa queue.

— Tiens-toi bien et ferme les yeux. Si tu les ouvres, tu seras perdue à jamais !

Rhéa se cramponne. Ses jointures lui font mal à force de tenir les crins rudes. Elle n’aspire maintenant qu’à une chose, retrouver les siens, retrouver son enfant, devenu adulte. Écouter les héros raconter leurs histoires. Entendre le murmure du vent dans les arbres. S’allonger en dessous du citronnier. Son esprit s’évade ainsi et quand elle ouvre les yeux, elle en a mal tant elle est déçue. Elle se retrouve devant la gigantesque porte. Elle avait cru que tout serait plus facile. Qu’elle n’aurait pas à revoir cette gargouille qui l’avait conduite en ces lieux abominables. Le centaure se retourne et pénètre le regard de Rhéa.

— Tu ne dois accuser personne d’autre de ta propre bêtise ! Nous sommes tous maîtres de notre destin.

— Que dois-je faire maintenant pour retourner aux Champs-Élysées ?

— Ceci n'est plus de mon ressort. J'ai fait ce qu'il fallait faire. Je dois partir à présent.

— Attendez...

Rhêa ne peut que voir le centaure partir au grand galop. Elle entend encore les sabots claquer sur le sol quand un rire la fait tressaillir. Elle sait aussitôt de qui il s'agit. Elle se prépare à affronter la gargouille qui grince déjà, narquoise :

— Ta vieillesse et ta crasse te vont à merveille. Tu pourrais presque être des nôtres.

Rhêa choisit de ne pas partir sur ce terrain et demande, humblement :

— Comment faire pour retrouver les miens ?

— Comme s'il suffisait de demander.

— Je ne demande pas, j'implore, je supplie !

L'œil bleu visqueux de Giormos semble rire. Un éclat méchant luit dans cette prunelle unique. Rhêa n'est pas dupe. Mais elle garde une attitude humble. La gargouille crache son venin :

— Tu connais la formule pour sortir du lieu des âmes vertueuses, à toi de l'utiliser correctement pour y revenir.

— Dois-je utiliser la même formule ?

La gargouille semble soudain se désintéresser du cas de Rhêa et retourne voir ses consœurs. Rhêa enrage, serre le poing et ferme les yeux pour se concentrer. Le temps passe et ses forces s'épuisent. À l'occasion, Giormos jette son œil dans sa direction et semble se délecter de plus en plus du spectacle. Elle voit la jeune fille devenue vieille se ratatiner encore de plus en plus. La peau s'assèche, se craquelle. Les cheveux tombent sur le sol. Le squelette ne va pas tarder. Toutes les gargouilles arrêtent de parler et assistent aux derniers instants de Rhêa. Un pâle reflet tombe sur le cercle d'or. Rhêa le regarde un instant. Sa vue est faible, si faible. Elle se lève soudain, titube et d'un doigt levé s'exclame :

— Somroig.

La gargouille perd un peu de son rire. Rhêa poursuit, en fermant les yeux et en entonnant une mélodie caverneuse :

— Somroig – G. D. M. A.

Giormos éructe presque et demande :

— Comment as-tu compris qu'il te fallait prononcer le tout à l'envers ?

Rhêa rit presque de ses dernières forces. C'est maintenant qu'elle doit traverser ou rester à tout

jamais dans le vestibule des enfers.

— Le reflet. J’ai lu le reflet du médaillon dans le cercle d’or...

Une douleur emporte Rhéa. Elle sent ses forces revenir, se délecte déjà de l’orange qu’elle va cueillir sous peu. De nouveau, la porte gigantesque a disparu. Elle se lève, contemple avec bonheur ses mains, ses doigts non déformés. En tremblant, elle glisse sur son visage et sent la peau lisse et ses cheveux, qui ont repoussé instantanément.

Un sourire illumine son regard. D’un pas aérien, elle avance maintenant et réalise qu’il n’y a pas d’herbe où elle se trouve. Le sol est dur. Il y a du monde partout, vêtu de curieuse façon.

Sa robe diaphane semble attirer des regards de convoitises et aviver la colère des femmes. Rhéa ne comprend pas. Elle avance et se retrouve face à un homme en uniforme. Il la questionne. Rhéa ne comprend pas ce qu’il dit. Elle répond, mais l’autre hausse les épaules. D’un geste vif, l’homme l’entraîne elle ne sait où.

Enfin, la lumière du jour. Elle sent le soleil sur sa peau. Elle voit du vert, de l’herbe. Elle monte les marches de pierre que lui indique l’homme. Quand elle se retrouve dans la rue, elle tourne sur elle-même, elle est perdue. Où sont les héros ? Où sont les vertes prairies ? Où est son citronnier tant aimé ?

Elle est pourtant bien revenue dans un lieu appelé Champs-Élysées... Mais de quels Champs Élysées s’agit-il ?

De la brume dans le métro

station *Châtelet*

Philibert Duharnais, sa mallette d'affaires en similicuir noir à bout de bras, venait tout juste de monter à la station « Châtelet ». Son trop long et inusable imperméable gris souris, sans vie, tombait mollement sur ses chaussures de cuir noir.

L'homme à la quarantaine était un homme d'habitudes! Cela faisait quinze ans qu'il utilisait cette même ligne, cette station « Châtelet ». Fait curieux pour lui, il avait été séduit par le nom « Châtelet », car il y avait le mot « chat » dedans et c'était un passionné des félins, les roux, tout particulièrement!

Oui, bien sûr, « Châtelet » n'avait rien à voir avec le mot « Chat »! Allez donc lui dire vous-même! Qu'importe en tout cas. Philibert Duharnais avait donc choisi sa station puis avait ensuite cherché un logement dans les environs! Oui. C'est ainsi qu'était notre homme. De l'ordre et de la méthode.

Philibert s'installa donc à la même place qu'à l'ordinaire dans la rame de métro, celle près de la fenêtre. Les portes se refermèrent silencieusement, emportant quelques passagers supplémentaires dans ses bagages déjà bien conséquents pour ce matin d'ouvrage. Philibert croisa ses longues et maigres jambes puis ferma les yeux, à l'écoute du premier mouvement qui ébranlait toujours le wagon au moment du départ. C'était étrange, à chaque fois, il éprouvait une sorte d'exaltation à ce moment précis.

Pourtant, rien n'arriva...

Philibert hésitait ; devait-il ouvrir les yeux au risque de se priver de « son » moment? Ou attendre encore un petit peu? Le « petit peu » devenait bien long... Il avait presque l'impression d'entendre les secondes s'écouler bruyamment dans sa tête!

N'y tenant plus, Philibert soupira et ouvrit un œil brun suspicieux. Devant le spectacle inusité, son autre lucarne oculaire brune ne tarda pas à s'ouvrir elle aussi, morne, sans éclat. En y regardant de plus près, il y avait pourtant, soudain, de la frustration dans ces globes trop grands pour ce visage tout rond.

La rame de métro demeurait désespérément immobile. Ça, il s'en était rendu compte même sans ouvrir les yeux! Ce que Philibert Duharnais trouvait plus intrigant, voire irritant, c'était cette brume épaisse, qui envahissait le wagon. Pour tout dire, ils étaient toujours à la station « Châtelet », Philibert aurait pu le jurer... Il décroisa ses jambes et allait se lever quand une curieuse voix se fit entendre. Elle provenait de devant, quelque part dans la brume compacte.

Un passager? s'interrogea Philibert, intrigué plus qu'il ne l'aurait voulu. La voix poursuivit, reposant la même question qui avait interpellé notre homme à la mallette d'affaires :

— Voulez-vous continuer votre chemin?

Philibert réalisa avec une stupeur presque malsaine que la question était pour lui. Il avait envie de répondre « oui » et pourtant, il se trouvait idiot!

Bien sûr qu'il voulait continuer son chemin! Ne prenait-il pas les transports en commun depuis quinze ans pour lui faciliter la vie? En même temps, il se demandait pourquoi quelqu'un, qu'il ne connaissait pas, lui posait cette question! Et pourquoi, à lui? Philibert Duharnais n'était certainement pas le seul à vouloir aller travailler ce matin!

Pourtant, un timide « oui » sortit de ses lèvres. Si faible que la voix reprit :

— Vous devez traverser la brume pour poursuivre...

Philibert, les jambes flageolantes, s'exécuta. Il était debout à présent.

— Vous voilà dans de bonnes dispositions, Philibert.

Qui le connaissait ainsi? Qui pouvait bien savoir qu'il prenait le métro, chaque matin, à la station Châtelet?

Personne! constata-t-il, dépité soudain et presque apeuré par ce lamentable constat.

Philibert Duharnais se rembrunit. C'était bien la peine de côtoyer tant de monde dans le métro chaque jour, chaque matin pour être incapable d'avoir discuté au moins une fois avec un visage quotidien... Philibert restait toujours dans son monde, ne parlait jamais à personne... Et à l'extérieur, ce n'était guère mieux. Ses chats roux étaient son seul bonheur, sa seule passion.

Son visage s'étira devant sa vie banale et stérile. Pour un peu, il aurait pu ajouter, comme sa chatte! Il préféra avaler sa salive douloureusement.

— Pourquoi ce vide dans ta vie, Philibert?

L'homme aux cheveux bruns sursauta. La voix semblait avoir pénétré son esprit! « Impossible » cria sa raison. Une autre idée s'imposa pourtant, absurde, idiote. « La brume s'infiltre partout, pas que dans le wagon de la station Châtelet ».

Toujours debout, Philibert Duharnais questionna à son tour, abrupt, vindicatif et hagard aussi, quelque part :

— C'est une farce, vous faites une émission spéciale? Une expérience peut-être?

Un rire bref répondit à ses interrogations puis cette phrase, encore :

— Tu dois traverser la brume, Philibert, allez, du courage...

— Ce n'est pas à moi d'avancer! C'est à la rame de métro de le faire, s'entendit-il répliquer, de façon quasi véhémement maintenant.

Philibert ferma les yeux pour se ressaisir. Il n'y avait aucun bruit alentour, réalisait-il avec brutalité. Pourquoi les autres passagers ne bougeaient-ils pas? Pourquoi ne parlaient-ils pas, même en murmures? Ils ne protestaient même pas? C'était pratiquement impossible. Philibert aurait accepté tout, plutôt que cette voix qui venait d'il ne savait où, quelque part dans cette brume haït!!!

Philibert Duharnais décida de se rasseoir, toujours en gardant ses paupières closes. Tout allait revenir à la normale. Il ne pouvait en être autrement. Il se répétait ses phrases inlassablement, impatiemment. Il s'efforçait dans un même temps à respirer calmement, profondément comme il avait appris à le faire, une respiration qui allait jusqu'au ventre, bienfaitrice, salvatrice!

Les minutes s'égrenaient, infernales. Encore une fois, Philibert avait l'impression d'entendre le temps s'écouter lourdement dans ce silence implacable. Dans cette immobilité terrible.

— C'est à toi de tout remettre en marche! reprit la voix, suave, cette fois.

— Comment? En traversant la brume?

— C'est ça... Tu détiens toutes les réponses... Tu dois absolument savoir qu'à tout problème, il y a toujours au moins une solution!

Philibert Duharnais tendit une main fébrile sur la droite, en prolongement de son siège, sûr de rencontrer le corps assis de son voisin, plongé dans la brume lui aussi. Pourtant, Philibert faillit sursauter quand il sentit effectivement ce qu'il crût être l'épaule du passager inconnu auquel il n'avait même pas jeté un regard en montant tout à l'heure! L'autre usager des transports en commun ne fit aucun commentaire sous le contact. Philibert le secoua plus violemment. Aucune réaction...

Philibert Duharnais savait que c'était impossible! Personne n'aimait se faire bousculer et encore moins comme il venait de le faire, sans égard et avec rage!

— Tout est dans la brume!

Philibert soupira, agacé à présent. Il fronça les sourcils, se releva d'un bloc, les jambes fermement ancrées au sol cette fois. Il avança, connaissant bien la disposition des bancs de la rame du métro. À l'occasion, il heurtait des genoux sur son passage...

Aucune réaction.

Philibert Duharnais poursuivait son chemin. Dans son esprit, de façon inattendue, les visages de ses voisins voyageurs affluaient. Pourtant, jamais il ne leur adressait un sourire, encore moins une parole. C'était tout juste s'il jetait un regard, distrait, invariablement absent.

À peine était-il installait qu'il fermait les paupières pour profiter de « son » moment, le départ de la station « châtelet ». Son esprit continuait d'errer tout en avançant. « Depuis combien de temps côtoyait-il cette femme avec son imperméable à fleurs à l'automne? Et cet homme, aux traits orientaux, qui tenait toujours un long parapluie noir peu importait le temps? Et cet autre encore, ce grand-père, avec cette grosse barbe blonde et touffue? Où allaient-ils?

Philibert, tout en avançant, réalisait qu'il ne s'était même jamais posé la question, indifférent.

— Pourquoi? Chacun sa vie, c'est ça? interrogea durement la voix, glaciale.

Philibert serra les dents. Il avait du mal. Il avait du mal à aller au-devant des autres... Il avait bien essayé au début, un peu. Un tout petit peu. On l'avait blessé à quelques reprises... Alors, il avait arrêté, puis, sans s'en rendre compte, il s'était replié complètement sur lui-même et sur ses chats roux aux tempéraments extraordinaires.

— Et maintenant, ta vie ressemble à toute cette brume...

— Non, s'insurgea-t-il, ma vie est bien remplie. Et cela ne vous regarde pas, de toute façon!

— Ce n'est pas aux autres de briser les remparts que tu as érigés autour de toi, Philibert.

— Je ne demande rien à personne...

— C'est vrai... Et c'est pour ça que tu souffres!

— Et alors?

— Je ne le veux pas.

Philibert se mit à rire. Il sursauta presque. Depuis combien de temps cela ne lui était-il pas arrivé? Même en compagnie de ses chats roux, il ne riait jamais.

— Le rire est libérateur, Philibert. Sa puissance est extraordinaire. On lui attribue même des valeurs thérapeutiques. Alors, pourquoi l'emprisonner?

— La vie n'est pas drôle!

— Et pourtant, le soleil se lève tous les matins... Pourquoi ne pas s'en réjouir?

— C'est amusant de parler du soleil alors que la brume nous empêche de voir quoi que ce soit...

— Ne sois pas acerbe, Philibert. Réjouis-toi au contraire! Tu as tant à offrir... Crois en toi et ouvre-toi aux autres réellement!

Philibert continua à avancer. Il essayait même de se diriger au son de la voix, penchant parfois la tête sur le côté pour être plus sûr de la direction.

— Tu avances bien. Pose ta main contre la vitre à présent.

Philibert s'exécuta, sans comprendre pourquoi. Il ressentit un grand vide. Il était bien conscient que sa vie était vide. Que faisait-il de ses journées? Il se levait, préparait le repas de ses chats adorés, allait prendre le métro à la station Châtelet pour se rendre au travail, revenait par le même chemin, mangeait, en compagnie de ses chats roux — l'un d'eux manquait parfois, parti traîner dans les

alentours, en quête de tendresse féline. Pour terminer, Philibert se couchait et recommençait son rituel immuable le lendemain.

Il n'avait même pas la télévision pour lui tenir un semblant de compagnie, ni de livres pour lui tenir lieu d'ami! Personne ne lui avait dit qu'avec un livre, on n'était jamais seul. Sinon, il aurait au moins pu essayer en attendant de pouvoir partager ses lectures avec des amis de chair et d'os!

Pour un peu, Philibert Duharnais pleurerait sur cette vie désertique. Sur sa vie! Sa main sentit la vitre sous la paume. La fraîcheur pénétra ses chairs à vif, exacerbées. Une curieuse sensation l'habita. Une main puissante le repoussa. Il était incapable de résister. On le poussait en arrière sans ménagement. Il n'avait pas fait tout ce chemin en vain tout de même? s'admonesta-t-il.

Pourtant, Philibert avait beau souffler, résister, rien n'y faisait. La terrible main appuyait sur une épaule à présent. Philibert se retrouva assis. Il ferma les yeux, éprouvé par cette expérience trop physique pour lui. Il soupira bruyamment et ouvrit de nouveau les yeux, prêt à recommencer cette épreuve.

À demi debout, la rame de métro s'ébranla, le ramenant brutalement sur son siège. Le métro quittait la station châtelet. Philibert réalisa que la brume s'était dissipée... Autour de lui, il découvrit les voyageurs, voisins quotidiens et fidèles ; la femme avec son imperméable à fleurs. Un peu plus loin, l'Asiatique avec son parapluie noir et le vieux monsieur...

Philibert se mit à sourire. La femme à l'imperméable le regarda, surprise. Philibert lui sourit de plus belle.

— C'est la première fois que je vous vois sourire, Monsieur. Cela vous va bien.

Philibert la remercia, s'enhardit et apprit ainsi qu'elle s'appelle Marie-Thérèse. Il se permit même un rire maladroit, heureux, que la femme partagea encore avec lui.

Le vieux monsieur s'anima à son tour, frotta sa grosse barbe blonde qu'il devait entretenir avec un soin jaloux :

— J'aime les sourires pour tous les moments de la journée. Ce sont des soleils fidèles.

— Oui, le soleil se lève tous les matins, ajouta l'Asiatique, dans un clin d'œil entendu, l'œil malicieux.

Philibert Duharnais ne se souvenait pas avoir passé un aussi agréable moment que ce trajet en métro. Et il savait de façon certaine que ce n'était pas l'unique fois que cela allait se produire. Il n'avait plus envie que la brume ne recouvre sa vie. Plus jamais...

De toute façon, la brume ne finissait-elle pas toujours par se dissiper un jour ou l'autre, d'une heure à l'autre? Philibert souriait tout en arrivant au bureau, saluant chaleureusement ses collègues qui se retournaient, surpris par sa jovialité sincère et contagieuse. Ils se prenaient dans un même élan à lui répondre avec la même gaieté...

Prenez au moins une portion de bonheur par jour.

C'est à l'épreuve de tout!

Et excellent pour la santé.

A.R.

Quelques témoignages reçus :

"...Ma vie assassinée est un roman passionnant qui se lit aussi vite que nos yeux le permettent. L'écriture d'Agnès Ruiz est belle, fluide et posée. L'intrigue qui sous-tend le roman du début jusqu'à la fin est bien ficelée et ne se laisse pas vraiment deviner à l'avance. De plus, les personnages sont attachants, crédibles et les relations qu'ils entretiennent entre eux sont des plus vraies..."

Nathalie Bouchard Magazine Le Québec Français no 122

"...L'auteur manie habilement les événements pour donner envie au lecteur d'en savoir plus, ce qui en fait un roman prenant, mêlant plusieurs genres : roman, roman sentimental, intrigue policière, un peu de fantastique... Le rêve de Mady (Et si c'était ma vie?) parle de la famille, l'adoption, l'amour, des sujets maints fois traités, cependant, Agnès Ruiz fait intervenir des éléments mystérieux qui donnent à l'histoire une touche rafraîchissante. Bref, un roman agréable à lire qui donne envie d'ouvrir les autres livres de l'auteur."

Blog littéraire "La bibliothèque d'Allie"

"Un beau roman que celui d'Agnès Ruiz... Ce maelstrom psychologique fait tout l'intérêt de cette histoire où Mme Ruiz fait preuve d'une grande habileté comme dialoguiste."

Culture hebdo pour "Le rêve de Mady (Et si c'était ma vie?)

"Ce deuxième roman d'Agnes Ruiz (L'ombre d'une autre vie) est captivant. L'histoire nous entraîne dès le début du livre et nous tient en haleine jusqu'à la fin..."

Nathalie Bouchard, Magazine le Québec Français

"Au cours des dernières années, j'ai lu avec beaucoup d'intérêts vos romans. Que de bons temps j'ai passé à suivre les aventures de vos personnages. Les descriptions que vous faites des personnages et des lieux sont formidables. On s'y croirait, tellement c'est bien écrit!"

Sonia B.

[...] Votre style d'écriture me plaît beaucoup. Vous avez un grand talent d'écrivain; vos œuvres nous tiennent en haleine tout au long de la lecture...

Jeannine B.

[...] J'ai lu en 3 jours "Ma vie assassinée"... votre livre m'a fait pleurer... je n'ai pu attendre, j'ai été acheté la suite... Ce fut un grand moment de détente... Merci d'écrire et continuez votre beau travail..."

Doreen G.

[...] Je viens de terminer « Ma vie assassinée ». J'ai juste le goût de le relire et de dévorer vos 3 autres romans. J'adore votre plume.

Sylvie D.

[...] J'ai vraiment adoré votre livre, c'est mon coup de coeur... Je l'ai lu en 2 jours, à tous mes moments libres Quoi!! Je me couchais aux petites heures du matin juste pour lire votre livre c'est vraiment très captivant.

Shany B.

"Mon fils de 10 ans adore votre série Élias Sparte. Il a dévoré les trois premiers livres en un temps record."

Daniel L.

"Je n'aime pas beaucoup lire mais ce livre m'a vraiment plu!J'ai vécu des choses dans mon passé qui m'ont marquées ... En lisant ça m'a fait réaliser que rien n'arrive pour rien ! Ça l'air si réel si vrai!!!En lisant, j'avais des frissons qui me passaient partout dans mon corps..."

Cathy

[...] merci, merci, merci... avec ma soeur, nous avons adoré "ma vie assassinée"

Isabelle D.

"J'ai littéralement dévoré "L'ombre d'une autre vie". C'est vraiment une histoire captivante, magnifiquement écrite, et bien ficelée. Je vais découvrir vos autres oeuvres dans les prochaines semaines."

Marie-Josée A.

Je suis restée éveillée jusqu'à 2h00 du matin[...] vous m'avez fait pleurer[...]

Lydia D.

...J'ai trouvé l'histoire magnifique et à la fois déchirante. Je ne vous cacherais pas que j'ai beaucoup pleuré pendant la lecture de votre roman...

Laetitia B.

"(Série "Pom-pom girls") Ma fille a terminé le tome 1 et elle a adoré!!"

Sonia F.

...C'est un roman merveilleux, qui est vraiment très bien raconté.[...] votre livre m'a réellement bouleversé [...]

Hélène D.

"(Série "Pom-pom girls) Ma fille les adore. Les dessins sont magnifiques. Elle est passionnée par l'histoire Elle attend déjà le 3ème"

Marie-Josée A.

"J'ai trouvé La main étrangère excellent. J'ai accroché dès les premières pages et je l'ai lu en peu de temps. Encore toutes mes félicitations."

Véronique P.